

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

MÉLANGES RELIGIEUX.

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 10.

MONTREAL, VENDREDI, 3 SEPTEMBRE 1847.

No. 70

PENSÉES

— SUR —

LE CHRISTIANISME,

PREUVES DE SA VÉRITÉ.

— & —
M O R A L E.

Suite.
XXIV.

Les hommes qui prétendent que le Christianisme est injuste, tyrannique, se plaisent à citer l'éternité des peines. C'est en effet le dogme qui soumet le plus difficilement notre raison: comment le concilier avec la bonté et la clémence de Dieu, ou seulement avec sa justice envers de faibles créatures qu'il a tirés du néant?

Ce dogme est dans les saintes Ecritures, l'Eglise le proclame; j'ajoute surabondamment que toutes les communions chrétiennes le reconnaissent; les opinions contraires sont individuelles, par conséquent sans importance.

Mais, est-il certain que la raison ne puisse apercevoir aucun moyen de concilier l'éternité des peines avec la justice divine; Si tous ceux qui n'obtiendront pas la gloire éternelle doivent être pour jamais livrés à d'horribles supplices, on peut penser que la condamnation ne frappera qu'un petit nombre d'hommes (1); il est permis de l'espérer sous l'empire d'une religion qui ne connaît de crime irrémissible que l'impénitence finale, que le refus de croire, dans le moment suprême, à la miséricorde céleste.

Une explication est sévère pour un grand nombre d'hommes; je la crois cependant plus vraie, plus conforme à l'équité du juge infailible, prélat vénérable: "Qu'est-ce que le Ciel? C'est le lieu des récompenses et de la félicité.

Qu'est-ce que l'enfer? C'est le lieu des privations et des peines. Mais dans l'enfer ainsi que dans le Ciel, il est diverses demeures; pour les uns, les châtimens sont divers selon les fautes; comme, pour les autres, les récompenses varient selon le degré de mérite et de vertu."

Hommes difficiles à convaincre, même de la justice du Tout-Puissant, n'est-il pas écrit: "Dieu rendra à chacun selon ses œuvres?"

XXV.

Plusieurs théologiens ont poussé trop loin les conséquences de la maxime hors de l'Eglise point de salut; et les détracteurs du Catholicisme proclament fausement qu'il vone aux feux éternels tous les chrétiens séparés de son sein, et même tout homme à qui n'est point parvenu l'Evangile.

Les autorités irrécusables ne manquent point pour éclaircir ce sujet. Ecoutons l'austère Bourdaloue, dans un sermon sur la Passion: Il faut, chrétiens, dit-il, et cette pensée n'est pas de moi, mais de saint Jérôme, il faut bien dans nos esprits établir une vérité, à qui peut-être nous n'avons jamais fait la réflexion nécessaire, que, dans le jugement de Dieu, il y aura une différence infinie entre un payen qui n'aura pas connu la loi chrétienne, et un chrétien qui, l'ayant connue, y aura intérieurement renoncé; et que Dieu, suivant les ordres mêmes de la justice, traitera bien autrement l'un que l'autre. On sait assez qu'un payen à qui la loi de Jésus-Christ n'aura pas été annoncée, ne sera pas jugé par cette loi; et que Dieu, tout absolu qu'il est, gardera avec lui cette équité naturelle de ne pas le condamner pour une loi qu'il ne lui aura pas fait connaître. C'est ce que saint Paul enseigne en termes formels: "Qui sine lege peccaverunt, sine lege peribunt."

Fénelon s'exprime dans le même sens: "Saint Augustin, dit-il, se ré-duit sans cesse à la règle de l'Apôtre, savoir que tous ceux qui ont péché sans loi périront sans loi, il ne leur sera imputé d'avoir péché qu'en ce qu'ils auront pu connaître."

L'auteur de la Vie du cardinal de Cheverus rapporte que ce prélat, étant évêque de Boston, eut le bonheur d'amener au Catholicisme quelques protestants qui jouissaient d'une estime méritée, et il ajoute: "L'évêque de

(1) Cette opinion ne serait point inconciliable avec les paroles de l'Evangile, pauci electi. Il y a, parmi les théologiens orthodoxes, deux manières d'entendre ces mots: chacune a de graves autorités en sa faveur, et l'Eglise n'a pas prononcé.

Boston fut curieux d'apprendre d'hommes aussi dignes de foi, si, pendant les longues années qu'ils avaient vécu dans la religion protestante, ils n'avaient pas eu quelques doutes sur sa fausseté, s'ils seraient morts tranquilles dans cette religion; et il en reçut cette réponse bien digne de remarque, que, jusqu'au jour où il les avait éclairés et instruits, leur bonne foi avait toujours été si parfaite qu'ils ne songeaient pas même à douter; et que par lui seul, la vérité leur avait apparu pour la première fois. Cet exemple et plusieurs autres consolèrent l'âme de Mgr. Cheverus, en lui donnant lieu de penser que plusieurs protestans pouvaient être dans la bonne foi ou ignorance invincible qui excuse l'erreur devant Dieu. Il en conclut qu'il fallait être très-indulgent pour ceux qui se trompent, et très-réservé à les condamner. Dieu seul, disait-il, voit le fond des cœurs, et nous devons lui laisser ce secret."

Que la consolation éprouvée par le vertueux prélat est bien digne d'une âme chrétienne! Quelle charité pour les hommes et quelle confiance en Dieu respirent dans le passage que je viens de citer!

M. Frayssinous, qui a fait d'admirables conférences sur la tolérance, dit: "Unité dans la foi, unité dans le gouvernement, tel est le caractère de l'Eglise catholique; aussi tout ce qui est séparé de sa communion, elle le regarde comme hors de la voie commune de la vérité et du salut. Telle est la maxime générale; mais en même temps, il y a des maximes universellement avouées, et d'après lesquelles il faut savoir modifier le sens et l'étendue de la précédente." La citation, de ces maximes m'entraînerait trop loin, et ne tiendrait pas lieu des deux conférences qu'il faut lire en entier; elles édifiant par la manière dont l'auteur, appuyé sur de saintes autorités, s'éloigne également d'un rigorisme injurieux pour la justice divine, et de cette indifférence coupable qui met au même rang le mensonge et la vérité, et finit par y mettre aussi la vertu. Je me bornerai à citer ce qu'il y a de plus important dans la réponse de l'auteur à cette question: "Quelle est positivement la doctrine de l'Eglise sur le salut des protestants?"

"Les catholiques présentent l'Eglise comme étant composée d'une âme et d'un corps.

"Les liens extérieurs de la profession de foi, de la participation aux sacrements, de la soumission aux pasteurs, constituent le corps de l'Eglise. Les dons intérieurs du Saint-Esprit, la foi, l'espérance, la charité et les autres vertus en forment l'âme.

"On est du corps de l'Eglise par la profession publique, et de son âme par la vie privée. (L'auteur des Conférences emprunte ce paragraphe et le précède à l'Explication des Evangiles, par Mgr. de la Luzerne, évêque de Langres.)

XXVI.

Je serais peu surpris d'apprendre que des catholiques supposent aux protestans des opinions qui ceux-ci n'ont point, car des protestans nous en supposent que nous n'avons jamais eues. Beaucoup d'entre eux se persuadent que nous adorons des images. Je répondrais à celui qui m'adresserait ce reproche: N'avez-vous jamais regardé avec émotion le portrait de votre père? N'avez-vous jamais embrassé le portrait de votre mère? Ce n'est pas à des toiles peintes que s'adressaient vos hommages: ces portraits vous sont précieux parce qu'ils vous rappellent des traits chéris, de sages leçons et de touchants exemples. J'ai vu dans un temple d'Amsterdam les tombeaux, les statues des marins qui ont servi la république avec le plus de gloire. Cette consécration du patriotisme par la religion est imposante. Puisque ces monuments inspirent l'amour de la patrie, pourquoi d'autres statues, ou les mêmes, si les héros qu'elles représentent ont eu les vertus chrétiennes, n'inspireraient-elles pas l'amour de la patrie céleste?

Les protestans jugent idolâtriques nos invocations des saints: notre langage cependant est clair; nous disons à Dieu: Exaucez-Nous, aux saints, Priez pour nous. Des expressions si différentes attestent que nous n'avons pas l'absurdité de confondre le secours des saints avec la puissance de Dieu. Il y a plus, c'est un article de foi que les saints n'appellent sur nous la miséricorde divine que par l'intervention du Christ, unique médiateur.

Le protestant approuve que si l'on rencontre un homme pieux qu'on respecte et dont on est aimé, on lui dise: Priez pour moi. Nous adressons la même demande aux saints. L'Eglise, dans un sens de ce mot, est la grande famille composée de tous les fidèles: les uns habitent la terre, les autres sont au Ciel; les uns invoquent les secours, un appui, au milieu des épreuves qu'ils ont à traverser; les autres, affranchis des peines de la vie, appellent la bonté céleste sur leurs frères souffrants; et tous ensemble célèbrent la gloire

re de l'Éternel. Ce serait mutiler le Christianisme que d'en retrancher cette fraternelle et sainte unité.

XXVII.

J'aime à penser qu'on ne verra plus de persécutions, plus de *guerres religieuses*, l'alliance de ces mots fait horreur ; mais la différence de religion nuit aux relations privées, jette de tristes divisions parmi les habitants de la même cité, jusqu'au sein des familles. Le dix-neuvième siècle, j'en conçois l'espérance, ne s'achèvera pas sans avoir vu reprendre l'œuvre de réunion tentée par Bossuet, à une époque où le succès était plus difficile.

Pour préparer cette réunion qui (sera tressaillir de joie le Ciel et la terre, montrons-nous toujours justes, affectueux, serviables envers des frères abusés. On a beaucoup obtenu pour réunir les esprits, quand on a rapproché les cœurs.

Ils ignorent combien ils font mal, ceux qui exagèrent les principes catholiques ; et qui, sans le vouloir, altèrent ainsi la parole de Dieu. Ils effrayent des âmes qu'il faudrait encourager ; leur langage amer éloigne des personnes qui s'avançaient vers eux. La voix de la charité produit des effets bien différents. Il y a peu d'années, une dame américaine que frappaient les preuves de la religion catholique, restait cependant protestante : Comment, disait-elle à un des vénérables curés de Paris, comment pourrais-je adopter une religion qui ordonne de croire que mon père, ma mère, mes amis les plus chers, sont livrés aux feux éternels ! La véritable doctrine de l'Eglise sur le salut lui fut exposée par le digne prêtre ; et cette femme, heureuse des lumières qui rendaient la paix à son âme, embrassa le Catholicisme.

XXVIII.

Il y a contre les prêtres catholiques des accusations d'intolérance qui cesseraient, si le public était mieux instruit des principes de l'Eglise, et des motifs qui font agir le clergé dans certaines circonstances. Par exemple, le refus des cérémonies religieuses à l'enterrement d'hommes morts en duel ou par le suicide, a quelquefois amené des troubles et des scandales. Plusieurs personnes font aux ecclésiastiques des observations spécieuses. Les prêtres du Dieu de charité, disent-elles, peuvent-ils jamais refuser de prier pour le salut d'une âme ? Ce duelliste, ce suicide s'est rendu coupable ; mais, quelque rapide qu'ait été l'intervalle entre son crime et sa mort, le malheureux a pu se repentir. Tout ce qui est possible, un chrétien doit l'admettre quand il s'agit de juger son prochain. L'infortuné à qui vous refusez des prières est peut-être absous par le Dieu de miséricorde ; peut-être, pour obtenir sa grâce entière, est-il soumis à des peines temporaires ; et si cette hypothèse est vraie, comment qualifier la barbarie du refus de prier pour lui ? Ces observations sont tellement spécieuses, qu'elles n'ont cessé de me paraître justes qu'après les avoir adressées à un prêtre digne de tout mon respect par ses vertus et ses lumières.

Votre argumentation, me dit-il, doit vous paroître solide, mais elle porte sur un fait inexact. Nous ne refusons pas de prier. De quelque crime qu'un homme ne soit rendu coupable, je suis prêt à réunir pour lui mes prières aux vôtres. Comme vous, j'espère qu'il s'est repenti, et je crois à toute l'efficacité d'un repentir sincère. Mais, cet homme qui s'est volontairement séparé de l'Eglise par un crime, n'a fait aucune réparation publique ; l'Eglise lui inflige une peine, elle lui refuse la solennité de ces cérémonies. Si vous pensez que le maintien des canons qui l'ordonnent ainsi a de nos jours plus d'inconvénients que d'avantages, c'est un point de discipline qui peut être changé ; vous êtes libre de discuter ce sujet. Mais vous voulez qu'on obéisse aux règlements civils, jusqu'à ce que l'autorité compétente les ait révoqués ou modifiés ; il doit en être de même pour les règlements ecclésiastiques. Enfin, avant de demander la réforme dont je parle, réfléchissez mûrement. Cet homme que vous plaignez, que je plains avec vous, a donné un funeste exemple. N'est-il pas utile et juste que le refus des cérémonies du culte public, que ce banissement du temple excite dans les âmes la réprobation de son crime ? Qui vous dit que ce châtement mérité n'arrêtera pas quelques-uns de ceux que son exemple eût entraîné ? Est-ce dans l'état de notre société, que la morale peut vouloir qu'on affaiblisse l'horreur pour des actions que tant de gens regardent avec indifférence, et même qu'un certain nombre admire ? Quand la société semble ne voir dans le duel et dans le suicide que des actions ordinaires, qui dérivent d'un droit de liberté, l'homme sensé ne doit-il pas bénir la religion de protester, au nom du Ciel, contre des crimes encouragés sur la terre par une monstrueuse indulgence ?

A continuer.

LE LIBÉRATEUR O'CONNELL.

Suite.

Il est incontestable que le concours donné par O'Connell au cabinet Melbourne paralysa durant plusieurs années l'agitation. Mais nous ne saurions lui reprocher ce temps de calme. Dans le repos comme dans l'action, le libérateur ne cessait de travailler au bonheur de cette verte Erin, qu'il appelait avec orgueil *le plus beau joyau de la terre, la plus belle perle des mers*. Le Ministère ne pouvait se passer de son concours, le peuple irlandais avait besoin de repos. O'Connell travailla à tirer de ces deux circonstances le parti le plus avantageux pour son pays. Sans devenir whig, il dit au Ministère l'Irlande ne bougera pas, mais à condition que vous ferez tout pour elle. Le Cabinet fit des promesses sincères, et l'Irlande lui tint compte de son bon vouloir. L'agitateur eut ainsi l'occasion d'apprendre ce qu'il pouvait attendre d'un parlement britannique.

Il faut convenir que durant l'administration de lord Melbourne, l'Irlande fut administrée avec une grande impartialité. Les magistrats ne virent que des citoyens où ils avaient trop souvent distingué l'Anglais de l'Irlandais, le protestant du catholique. La Chambre des Communes fut saisie grâce à l'activité d'O'Connell, de toutes les questions dont la solution touchait au bien-être de l'Irlande. Mais malgré le concours du Ministère, l'Ile-Sœur n'obtint que peu d'améliorations. Le Parlement abolit une taxe d'église destinée à l'entretien spécial du culte anglican. Les revenus du prince de l'Irlande furent réduits de quelques milliers de livres sterling. On supprima les bénéfices ecclésiastiques sans charge d'âmes. Le mode de perception de la dîme fut légèrement modifié. Le nombre des évêchés anglicans, qui était de vingt-deux, fut réduit à dix. La réforme des corporations municipales triompha en 1839. O'Connell demandait pour sa patrie les privilèges dont jouissaient les corporations anglaises.

« Me voici debout dans cette enceinte, vous demandait la même justice que réclamaient nos pères, non plus avec une voix humble et suppliante, mais avec le sentiment de ma force et avec la conviction que l'Irlande, désormais, saura faire sans vous ce que vous avez refusé de faire pour elle. Je n'entre pas ici en compromis avec vous : Je veux les mêmes droits pour vous, le même système municipal pour l'Irlande que pour l'Angleterre et l'Ecosse. S'il en est autrement, qu'est-ce qu'une union avec vous ? une union sur des parchemins ! Nous mettrons ces parchemins en pièce, et l'empire sera scindé... »

Nous ne regardons pas comme une concession l'établissement du système de workhouses qui, en 1838, fut combattu très-vivement par O'Connell. C'est le ministère Melbourne qui a organisé en Irlande l'instruction primaire, d'après un système qui, malgré les objections que soulève son principe, a été, en fait, très-avantageux aux catholiques. Ces quelques améliorations résument ce que les whigs ont concédé à l'Irlande en retour de la trêve et de l'appui d'O'Connell. Pour être juste nous devons ajouter qu'ils ont soumis aux Chambres un grand nombre de projets de loi, dans le but de placer cette partie de l'empire sur un pied de parfaite égalité avec l'Angleterre ; mais ces bills ont tous échoué devant la fanatique obstination de la Chambre Haute, quand ils passaient dans celle des Communes sans être mutilés. Le représentant de l'Irlande cherchait moins à maintenir lord Melbourne au pouvoir qu'à en éloigner les tories, ces mortels ennemis de la religion et de la liberté d'Irlande. L'alliance à l'aide de laquelle les whigs conservaient le pouvoir soulevait contre eux les passions protestantes, et quand lord Melbourne nomma membres du conseil privé deux représentants catholiques de l'Irlande, MM. Wyse et Sheill, ces passions passèrent à l'état de frénésie. On ne se contenta pas de représenter O'Connell comme gouvernant l'Angleterre par l'intermédiaire des whigs, mais on soutint qu'il poursuivait sans relâche un plan de prosélytisme religieux qui devait placer l'empire sous le joug de la puissance papale.

L'impopularité du ministère avertissait O'Connell qu'il ne pouvait plus compter sur lui. En 1840, il disait à ses commettants : « Je vous trompe ; mais si je vous laissais croire que j'ai l'espoir d'obtenir justice du parlement impérial. Non ; mon unique espérance est dans la révocation de l'Union ! »

Les tories étaient impatientes d'arriver au pouvoir. A l'ouverture de la session de 1840, lord Stanley choisit l'Irlande pour terrain de la lutte parlementaire. Il jeta à ce pays une violente provocation en présentant un bill sur l'enregistrement des électeurs irlandais. L'agitateur partit aussitôt pour Dublin. Il adressa à ses concitoyens un appel qui les fit sortir du repos ; il réorganisa l'association sous le nom de *Société nationale*, et menaça l'Angleterre du rappel de l'Union. Il était un jour en Irlande harranguant les meetings, et le lendemain à la Chambre des Communes lutant corps à corps avec son adversaire, entravant par tous les expédients parlementaires la marche du bill, dont le but, disait-il, est de livrer l'Irlande pieds et poings liés à la fureur des tories. La discussion du projet de loi dont lord Stanley avait pris l'initiative au nom de son parti nous donna quelques-unes des séances les plus orageuses et les plus dramatiques qui aient jamais été enregistrées dans les annales parlementaires. O'Connell fut insatiable ; son inaltérable ironie et les sarcasmes qu'il lançait à son adversaire triomphèrent enfin de sa longue opiniâtreté. Lord Stanley, qu'il surnomma *le Scorpion*, retira son projet après avoir occupé la Chambre plus de la moitié de la session. L'Irlande célébra sa victoire, et accueillit son libérateur aux cris du rappel de l'Union. L'agitateur entreprit alors une nouvelle campagne dont le premier meeting eut lieu le 15 juillet 1840. C'est à la fin de cette année que John O'Connell, son troisième fils, entra dans l'association pour secondar les patriotiques efforts de son père. Cette résolution réjouit le cœur du vieux tribun, qui se plut à voir dans son fils le digne héritier de sa gloire, et qui se sentit remître en lui quand il l'entendit appeler *le jeune agitateur*.

Avait de suivre le cours des événements qui renversèrent le cabinet whig et amenèrent sir Robert Peel aux affaires, demandons-nous ce qu'était à une époque si rapprochée de nous le libérateur de l'Irlande dans l'opinion publique de l'Europe ? Il y a dix ans et moins encore que le noble caractère de ce glorieux champion de la liberté était méconnu ou ignoré. Les radicaux de France et d'Europe s'ignoraient de le prendre pour un des leurs, et par contre, les vrais amis de la liberté, les catholiques mêmes, s'effrayaient de la popularité de ce tribun, qui remplissait le monde de son nom. Les organes de la publicité, qui auraient eu le plus grand intérêt à étudier cet homme ex-

traordinaire, préféraient le juger sur des rapports inexacts ou calomnieux. En parcourant les journaux français de 1836 à 1841, par exemple, on peut faire des découvertes qui ne sont pas sans intérêt. On trouve, en 1837, par exemple, que le *Journal des Débats*, invente s'aidant probablement du *Times*, un discours où O'Connell traite le clergé espagnol d'une manière inconvenante. C'en était assez pour qu'il fût regardé comme un démagogue professant la religion du *National*. Plus tard, en 1840, par exemple, la *Quotidienne*, la *France*, l'*Ami de la Religion* faisaient du nom d'O'Connell un synonyme de chartiste et le représentaient à peu près comme un sans-culotte. Ces feuilles, qui croyaient peut-être servir ainsi la cause de la légitimité, ne laissaient pas échapper une occasion d'insulter au grand homme qui avait affranchi les autels de sa patrie, qui avait fait proclamer l'émancipation du clergé, et qui ouvrait aux peuples constitutionnels l'ère des luttes pacifiques. Il y a sept années et moins encore que l'opinion publique était égarée à ce point sur l'Irlandais célèbre qui avait déjà acquis des titres immortels à la reconnaissance de l'Eglise et des gouvernements.

O'Connell apprit en 1837 par un de ses amis qui était sur le continent que les journaux lui avaient fait tenir un discours inconvenant sur le clergé espagnol. Il se hâta aussitôt de démentir, dans un meeting, les paroles qu'on lui avait prêtées, et il en exprimait confidentiellement sa douleur en répondant à son ami :

« Non, disait-il, je n'ai jamais manqué de respect au clergé espagnol ; je ne me suis pas rendu coupable de ce crime.... Comment a-t-on pu croire que j'aie parlé de la sorte des ministres du Seigneur ? Ce langage ressemble à celui des prétendus libéraux de France, qui sont bien plutôt ennemis de la religion qu'amis de la liberté....

« Je crois qu'il y a peu d'hommes moins disposés que moi à attaquer, par l'injure ou par la calomnie, les prêtres du Seigneur. Je vous ai souvent dit mes secrets sur les sentiments de vénération que m'inspire un prêtre. Vous rirez peut-être de moi quand je vous dirai que je pousse ce respect jusqu'à la superstition, mais le fait est que je ne puis m'en défendre. Je n'ai jamais connu une seule personne traitant les ministres de l'autel d'une manière inconvenante qui ait prospéré dans le monde. Il y a, même sur cette terre, une malédiction jetée sur ces gens-là. »

Tel était O'Connell épanchant les sentiments de son cœur dans celui d'un ami. Nous le voyons ici dans l'intimité d'une correspondance confidentielle. On ne l'accusera pas de parler ou d'écrire pour produire de l'effet. Mais nous n'avions pas besoin de ce témoignage de sa piété et de son respect pour tout ce qui touche à la religion.

Les calomnies, les injustices de la presse produisaient leur pernicieux effet même à Rome, où O'Connell n'était ni mieux connu ni mieux apprécié qu'ailleurs. Celui qui avait rendu de si éminents services à la cause de la liberté de l'Eglise sollicitait du Souverain-Pontife en 1837, une légère faveur. Il désirait, quand il voyagerait accompagné d'un ecclésiastique approuvé dans son diocèse, pouvoir se confesser à lui partout où il se trouverait, sans que l'ecclésiastique eût besoin de recourir à l'autorité diocésaine. Le Souverain-Pontife refusa. L'ami qui était chargé de solliciter pour lui ce privilège n'osa pas lui faire part de ce refus. Il se borna à lui écrire que les journaux lui faisaient tenir de temps en temps un langage si étrange, qu'on ne savait trop à Rome ce que l'on devait penser de lui. O'Connell lui répondit les yeux baignés de larmes. Sa lettre se terminait ainsi :

« Je révère en toutes choses l'autorité du Saint-Siège. J'espère bien qu'il n'y a pas dans l'Eglise une seule personne qui plus sincèrement que moi (si je connais), fasse de tout cœur au Saint-Siège la soumission — dans la plus large acception du mot — que l'Eglise catholique demande de ses fils. Je n'ai jamais dit et je ne dirai jamais un seul mot, que je ne le lui soumette avec la plus profonde obéissance. Je suis attaché au centre de l'unité avec le plus ardent désir de ne jamais m'en séparer, ni en pensée, ni en parole, ni en actions, et s'il m'arrive jamais de me tromper dans les opinions que j'émetts, j'espère qu'on voudra bien les interpréter par mes sentiments, car ma soumission à l'autorité de l'Eglise est complète, entière, universelle. »

lignes, destinées à rester confidentielles, parurent à l'ami à qui elles étaient adressées dignes d'être mises sous les yeux du Pape, qui, après les avoir lues, se souvint de ce qui lui avait été demandé, et accorda à son fils et fidèle serviteur Daniel O'Connell le privilège qu'il avait sollicité quelque temps auparavant. Si les services de l'illustre champion des libertés de l'Eglise ont été longtemps méconnus, il a eu, avant de mourir, la douce satisfaction de voir qu'on lui rendait justice. Les témoignages d'admiration et de sympathie dont il a été l'objet en France et en Italie, les honneurs rendus à sa mémoire dans la ville sainte, peuvent être regardés comme une éclatante et tardive réparation.

A l'ouverture de la session de 1841, l'Irlande devint de nouveau le champ-clos de la lutte contre le Ministère. Lord Stanley avait annoncé l'intention de représenter son bill sur l'enregistrement des électeurs. Lord Morpeth prit, au nom du Gouvernement, l'initiative d'un contre-projet de loi qui n'était pas irréprochable, mais que l'Irlande et ses représentants durent préférer à l'œuvre des tories. Le débat parlementaire ne fut, en 1841, ni moins animé, ni moins vif, ni moins dramatique qu'en 1840. O'Connell défendit avec un ardeur inépuisable la brèche par laquelle les tories voulaient monter au pouvoir. Malgré les efforts des représentants de l'Irlande, le *Scorpion* laissa, par ses nombreux amendements, les traces de ses piqûres sur l'œuvre

ministérielle, qu'il fallut abandonner, après avoir gagné du temps, et rendu impossible la présentation du premier bill.

Le cabinet Melbourne ne gouvernait plus ; il lui fallait retremper sa popularité, se refaire une majorité parlementaire ou abandonner le pouvoir. Lord John Russell chercha le salut du Ministère dans de vastes plans de réforme ; mais les élections générales (juin 1841), en donnant aux conservateurs plus de cent voix de majorité, eurent pour résultat de faire repousser la liberté commerciale. La nouvelle Chambre, fidèle à son mandat, renversa lord Melbourne après un vote de non-confiance, et sir Robert Peel fut élevé au pouvoir par le parti hostile aux réformes commerciales dont la réalisation devait faire son plus beau titre de gloire. En Irlande, les orangistes portèrent dans la lutte électorale tant d'acharnement et d'intrigues, qu'à Dublin, par exemple, O'Connell échoua devant les machinations de la vieille corporation municipale qui allait voir son dernier jour. Le triomphe des tories ranima l'ardeur de l'Irlande pour la rupture de l'union. O'Connell, en quittant le Parlement pour aller fomenter l'agitation, remercia publiquement les whigs de leur modération.

A continuer.

MÉLANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, 3 SEPTEMBRE 1847.

ARRIVÉE DU GUADALQUIVIR.

NOUVELLES DE 10 JOURS PLUS RÉCENTES.

Le Vapeur *Guadalquivir*, parti de Liverpool, est arrivé à New-York dimanche matin. N'ayant pas encore reçu de journaux anglais ou français et n'espérant pas en avoir à temps pour le présent numéro, nous empruntons au *Montreal Herald* et au *New-York Herald* les nouvelles suivantes :

La farine avait encore subi une baisse, en sorte qu'il s'était déclaré de nombreuses faillites en Angleterre, au montant de £1,300,000.

Le Portugal et l'Espagne étaient, comme à l'ordinaire, dans un grand état de confusion.

Le Vapeur français l'*Union* était arrivé à Cherbourg, après une traversée de 13½ jours.

En Angleterre, les élections étaient terminées, et ce qui occupait la presse était l'aspect nouveau que va offrir la Chambre des Communes. Les partisans du commerce libre sont triomphants, ils ont une grande majorité. Les partisans de la protection ne forment pas plus du quart de la Chambre ; les trois quarts qui restent se composent de libéraux (qui comprennent les Ministérialistes) et de Peelistes. Lord John Russell a gagné dans ces élections environ 40 voix. M. Cobden a été élu sans opposition au quatrième *Riding* d'York, où M. Denison, l'ancien membre, n'a pas osé se présenter. M. Shiel est élu, mais le fameux membre irlandais Wyse a perdu son élection.

Il paraît que l'empereur de Russie, le roi de Hollande et la reine d'Espagne veulent abdiquer. Le premier, dit-on, est attaqué mentalement, le second est trop faible, et la Reine est *dégoûtée* de sa position.

Cependant c'est l'Italie qui attire les regards et l'attention de toute l'Europe. Il paraît que le gouvernement autrichien vient d'envoyer une note au Souverain-Pontife, dans laquelle il déclare que, dans le cas de troubles qui éclateraient dans les Etats du Pape et qui ne seraient pas immédiatement réprimés, l'Autriche considérerait le Pape incapable de maintenir l'ordre dans ses Etats, et croirait de son devoir d'intervenir. Le cardinal Ferretti a, dit-on, immédiatement ordonné aux régiments suisses et à toutes les troupes disponibles de gagner de suite la frontière du nord.

Le secrétaire-d'Etat le cardinal Ferretti a protesté contre l'occupation de Ferrare par les troupes autrichiennes, et cela devant tout le corps diplomatique, à l'exception des ministres de Naples et d'Autriche qui n'avaient pas été invités.

En France, on s'attendait à d'autres révélations en fait de corruptions.

(Nos lecteurs remarqueront que ce sont les journaux anglais qui donnent cette nouvelle).

A Berlin, M. Cobden devait recevoir un accueil magnifique ; on préparait en son honneur un dîner monstre.

En Irlande, il y a eu une assemblée pour le Rappel de l'Union, à laquelle a été lu une lettre d'un évêque supporté de treize autres messieurs du clergé, qui dit qu'on a pleine confiance en M. John O'Connell comme chef (leader) de l'Irlande. M. O'Connell a répondu qu'il s'appliquerait à défendre sa religion et son pays, fallut-il même donner sa vie.

On espérait que le *Great Britain* serait relevé dans une semaine ou deux.

Le 11, la reine Victoria et le prince Albert ont quitté l'Isle de Wight pour l'Ecosse ; le voyage durera cinq semaines.

A Glasgow et dans les environs la fièvre avait augmentée considérablement.

Le prince impérial de Brésil, Don Alphonse, seul fils de Don Pédre II, est mort.

Les apparences de la révolte en Angleterre et généralement dans toute l'Europe sont des plus favorables ; en sorte qu'on n'a plus de craintes de la famine.

En France, M. Guizot, interpellé par le vicomte de Flavigny, a déclaré que le gouvernement français n'avait aucune intention d'intervenir en Suisse.

Quant à l'intervention de l'Autriche dans les Etats Pontificaux, les journaux anglais s'élèvent fortement contre le prince de Metternich et demandent l'Union de la France et de l'Angleterre pour soutenir le Souverain-Pontife.

Nos lecteurs excuseront le peu d'ordre qui se trouve dans ce compte-rendu des nouvelles d'Europe, en vue du peu de temps que nous avons pour le préparer pour le numéro de ce jour.

Nous venons de lire dans un des derniers numéros de la *Minerve* le commencement d'une lettre des plus importantes et des plus intéressantes. C'est M. Galt qui montre combien le commerce de l'Ouest doit être le but de nos desirs ; il montre toute la grandeur de ce commerce et combien les Etats-Unis veulent l'attirer vers New-York et Boston. Mais aussi le chemin du St. Laurent à l'Atlantique est selon M. Galt, un sûr moyen de le faire passer par le Canada et de l'arracher à New-York et Boston. Quand à le faire passer par le St. Laurent, ce serait inutile d'y penser ; le St. Laurent n'est pas navigable durant toute l'année. Puis M. Galt continue à nous prouver qu'il nous faut de toute nécessité contruire cette belle ligne de chemin de fer ; comme le remarque la *Minerve*, à laquelle nous empruntons la traduction de cette lettre, c'est la vie du Canada et de nos villes en particulier qui est attachée à cette entreprise, et puis tout nous porte à la faire avancer. Car les Américains (qui s'entendent passablement en cette matière) retirent des profits qui se doublent dans les quinze ans, de sorte qu'il ne leur n'a pas coûté de faire de ces chemins au montant de 500,000,000 de francs, et qui placés les uns à la suite des autres formeraient une longueur de plus de 3000 lieues. Nous encourageons tout ceux qui ont des capitaux ; à les mettre dans cette entreprise : les chemins de fer, comme les télégraphes électriques, sont à l'ordre du jour, et le peuple qui ne voudrait pas les encourager se montrerait bien peu propre à recevoir les lumières de la Civilisation. D'ailleurs, ces spéculations sont si bonnes et si sûres qu'en Angleterre on vient de prendre plusieurs mille actions dans le chemin de Québec à Halifax ; un vicomte en a pris jusqu'à 200. On ne peut donc se dissimuler l'avantage de ces améliorations et les profits immenses que l'on en peut retirer. L'été prochain, nous l'espérons, le chemin de fer sera en opération entre Montréal et St. Hyacinthe, et toutes les parts se paieront promptement, de manière que l'on puisse bientôt avoir terminé la partie qui nous regarde, et être en communication directe avec l'Atlantique.

LETTRÉ AU PRÉSIDENT ET AU VICE PRÉSIDENT

DE L'ASSOCIATION COLONIALE DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

JAMES DOWIE, écr., président,

ROBERT HARRISON, écr., vice-président.

MESSIEURS. — Les propriétaires du *Railway* du St. Laurent à l'Atlantique, ayant décidé d'en avancer immédiatement la construction, et les opérations

étant commencées sur une grande partie de son étendue, il doit être intéressant pour ceux qui sont attachés au commerce du Canada, de voir les causes qui ont engagé à faire cette entreprise, ouvrage d'une si grande importance pour la colonie. Jusqu'à présent, pour le commerce du Canada, on s'est servi exclusivement de la voie du St. Laurent ; cette route, étant interrompue pendant l'hiver, a dû entraver l'œuvre du commerce et la soumettre à des charges plus onéreuses par rapport au fret et à l'assurance. Ces désavantages étaient, encore tout récemment, rendus moins onéreux par la préférence qu'on donnait sur les marchés anglais aux marchandises du Canada. Maintenant, cependant, que cette préférence a été détruite en grande partie, c'est un sujet digne de considérations sérieuses, si le transport des marchandises du Canada doit se faire par la voie du St. Laurent ou par la voie établie entre Boston ou New-York.

La question peut devenir une simple question de prix ; et à moins qu'on démontre que les produits du Canada peuvent être transportés en Angleterre à moindres frais par la voie de Montréal que par New-York ou Boston, il faudra convenir que le commerce colonial doit se faire par les canaux américains.

Sous l'impression que la protection accordée à l'industrie coloniale serait continuée, le Canada a encouru de grandes dépenses pour former une ligne de vaisseaux pour les canaux qui réunissent les eaux navigables du St. Laurent aux lacs Ontario et Erie. Ces canaux sont faits pour donner passage à des vaisseaux tirant neuf pieds d'eau, capables de porter 3,500 barils de fleur ; ils sont une voie aussi avantageuse que les canaux de l'Erie et d'Oswego qui conduisent à Albany, de là à New-York, et qui peuvent donner passage à des barques portant seulement 700 barils de fleur.

Voici un tableau comparatif du prix du fret par les différentes voies qui mènent à Boston, à New-York et à Montréal. On verra que, soumettant ce tableau, on a l'intention de comparer les avantages de la route de Montréal avec celle d'Oswego qui est regardée comme la plus avantageuse pour New-York et Boston.

De Cleveland à Oswego, le prix moyen du transport d'un baril de fleur par le lac et le canal Welland.	0 2 0
D'Oswego à Albany, 200 milles, à un taux proportionnel à toute la longueur du canal de l'Erie en 1846.	0 2 6
D'Albany à New-York.	0 0 7½
A New-York.	0 5 1½
Si l'on mène à Boston, la différence du fret par le railroad, entre Albany et Boston, et Albany et New-York est.	0 0 10½
A Boston.	0 6 0

Il faut faire une petite addition pour le changement de mode de transport, et aussi pour décharger les objets soit à New-York, soit à Boston. Si l'on va par Buffalo, il faut ajouter un chelin aux frais ci-dessus donnés.

De Cleveland à Montréal par le lac, le canal Welland et le St. Laurent, le transport d'un baril de farine coûte 2s 11d.

Il n'y a point de changement de vaisseaux et les vaisseaux peuvent porter 3,500 barils.

Il est donc clair que la fleur peut être transportée à Montréal pour un prix moindre qu'à Boston où elle coûte 3s 1d. le baril et qu'à New-York où elle coûte 2s 2½d. le baril. Le fret pour la Grande-Bretagne, est à Montréal de 2s 4d. à 3s. plus élevé qu'à New-York et l'assurance étant beaucoup plus considérable dans le printemps et dans l'automne, on trouvera dans la pratique qu'on peut donner à Liverpool les objets passés par New-York à un prix plus bas que ceux passés par Montréal ; de Québec, il serait quelque peu plus bas que de Montréal ; mais les difficultés de la navigation qui ne durent que pendant un court espace de temps existent à Québec et donnent du désavantage aux ports canadiens, circonstance qui n'a pas lieu à New-York.

Pour l'importation des marchandises pour les marchés canadiens, New-York, par sa communication constante avec la Grande-Bretagne, possède encore de grands avantages sur la voie du St. Laurent, en donnant au Canada *en co* et la facilité de se procurer des marchandises dans tous les temps, à demande.

Sous le fonctionnement de la loi de protection pour les produits des colonies sur les marchés anglais, le St. Laurent pouvait rivaliser avec New-York, malgré ses désavantages ; pendant qu'en même temps les américains imposent de fortes douanes sur les marchandises anglaises et les produits du Canada qui parviennent à leurs ports. Ces causes ont maintenant cessé d'exister. Le blé du Canada n'aura plus d'avantage permanent sur le blé américain dans la Grande-Bretagne ; et par un système de *drawback*, la fleur ou les marchandises peuvent être transportées par les Etats-Unis en payant un impôt de 2½ par cent *ad valorem*.

Si la question touchait simplement le commerce du Canada, on pourrait la considérer comme de peu d'importance, mais il faut se rappeler que les mêmes causes qui peuvent rendre New-York et Boston des ports de mer pour le Canada Ouest, existent également pour Montréal et Québec, à l'égard des autres parties du territoire américain, dans les environs des grands lacs, comprenant en tout ou en partie les états de l'Ohio, Michigan, Illinois, Wisconsin, Indiana, Kentucky et Missouri, — états qui possèdent les populations suivantes :

Ohio.	1,519,467	suivant le recensement de	1840
Michigan.	304,278.		1845
Illinois.	643,482.		—
Wisconsin.	155,277.		—
Indiana.	655,866.		1840
Missouri.	511,937.		1845
Kentucky.	779,828.		1840
	4,600,135		

Et comprenant une partie de la Pensylvanie, qui complète assurément les cinq millions, l'accroissement rapide de leur commerce fait tomber celui du Canada dans l'insignifiance.

L'extrait suivant d'un ouvrage récent sur le commerce du lac, montrera en partie ce qu'il était à l'ouest de Buffalo il y a peu d'années et ce qu'il est maintenant; il est impossible de se faire une idée de ce que deviendra le commerce de cette région.

“ Avant l'année 1832, tout le commerce à l'ouest du Détroit se bornait presque exclusivement à donner des provisions et des marchandises aux Indiens en échange pour des fourrures et autres objets de commerce sur les marchés de l'Est; et à fournir des provisions aux troupes établies dans les différents postes près des lacs d'en haut; ce commerce occupait un bien petit nombre de goëlettes.” (Page 4.)

“ Cette année, (1834) on fit en steamboat deux voyages à la Baie-Verte, et trois à Chicago; et le montant des affaires fut de \$6,272,65. La plus grande partie de cette somme venait des affaires à l'ouest du Détroit où que les voyages à Chicago se faisaient par un bateau venant de cette place.” (Page 6.)

En 1840 le Western-railroad d'Albany à Boston était en partie en opération, en 1842 il était totalement ouvert. Voici le tableau comparatif de Boston en 1842, 1845 et 1846:

	Population.	Biens immeubles.	Biens immbles.
1842.		\$65,499,900	\$41,223,500
		Total.	\$106,723,700
1845	114,366	\$1,991,400	53,957,300
		Total.	135,948,700.
1846.		91,119,600	58,720,000
		Total.	149,839,600.

New-York a dépensé \$30,723,000 pour faire le canal de l'Erié depuis Albany jusqu'à Buffalo avec ses différentes branches. Il fut terminé en 1825. Le montant des affaires par le canal de l'Erié a été comme suit:

1835.	de 124,982 tonneaux.
1841.	de 201,360 do
1846.	de 400,000 do

On trouvera dans un appendice ajouté à cette lettre un état détaillé, trop long pour insérer ici, des affaires faites à Buffalo par le canal de l'Erié.

Depuis 1845, l'augmentation, seulement pour ce qui regarde le pain, à New-York, l'année dernière suivant le rapport du 22 novembre, a été de 550,463 barils de fleur 1,407,013 boisseaux de blé, 1,511,809 boisseaux de blé d'Inde, et de 307,964 boisseaux d'orge. On peut voir l'effet que le commerce de l'ouest a produit sur New-York par le tableau comparatif suivant de la valeur en meubles et immeubles dans les différentes périodes ci-dessous indiquées:

Fin de la guerre,	1815.	\$20,409,010
Avant d'ouvrir le canal de l'Erié.	1824.	20,768,919
	1825.	25,290,011
	1835.	51,680,926
	1845.	59,998,889
	1846.	61,238,026

New-York fait maintenant construire le railroad de l'Erié sur environ 500 milles de longueur, jusqu'à Dunkirk sur l'Erié.

“ J'estime que les trois quarts des revenus des steamboats de Chicago et de la Baie-Verte, cette année, (1841.) viennent des affaires de l'ouest du Détroit, et s'élèvent à \$226,352. 46.

“ Il est impossible de montrer l'accroissement annuel du commerce de l'ouest du Détroit depuis l'année 1834: mais j'ai pu démontrer très-exactement l'augmentation du fret des steamboats, des affaires et des passagers depuis ce temps jusqu'à la fin de l'année 1841; on voit que pendant sept ans la somme s'est augmentée de \$6,272. 65, à la jolie somme de \$229,352. 46. Je dois maintenant attirer votre attention sur les affaires commerciales faites par bateaux à voile sur les mêmes lacs.

“ J'estime le nombre de vaisseaux à voile sur le lac Erié et sur les lacs d'en haut à 250 de différentes grosseurs depuis 30 jusqu'à 350 tonneaux: le plus gros étant un vieux steamboat changé en vaisseau à voile; les plus petits sont employés au transport du bois, des pierres et autres effets, particulièrement dans les rivières et les trajets courts, pendant que les plus gros sont employés à transporter les produits et les marchandises sur toutes l'étendue des lacs.

“ Le prix de chaque vaisseau varie de \$1,000 à \$14,000. Je mets \$5,000 comme prix moyen: ce qui montrerait qu'on a employé un capital de \$1,250,000 pour les vaisseaux à voile. Ces vaisseaux gagnent chaque année de \$500 à \$6,500, gain moyen \$3,000; tout réuni

donne un montant de \$750,000. Je ne puis dire combien de mille piastres on acquiert par le commerce de l'ouest du Détroit.” (Pag. 9). “ Dans l'année 1845; il y avait sur les lacs au-dessus de Niagara à peu près le nombre suivant de différents vaisseaux.

Steamboats	52	20,500 tons.
Propellers	8	2,500
Bricks	50	11,000
Goëlettes	270	42,000
	380	76,000

Le coût de la construction de ces vaisseaux est de \$4,600,000. Et pendant la même année, le nombre de vaisseaux sur l'Ontario était à peu près le suivant:—Sept steamboats qui ne voyageaient que sur le lac; huit grands propellers et environ cent bricks et goëlettes dont les plus gros allaient jusqu'aux extrémités du lac Michigan par le canal Welland; ils servent au transport d'une immense quantité de marchandises, de sel, de passagers, de productions agricoles, etc. J'estime le tonnage des vaisseaux sur le lac Ontario à 18000 tonneaux, et le coût de construction à \$1,500,000.

“ En l'année 1845, après la clôture de la navigation, on mit en construction sur les lacs d'en haut les vaisseaux suivants dont un grand nombre sont maintenant employés:—savoir sept steamboats, neuf propellers, quatorze bricks, et goëlettes, tons de la classe la plus grande.

Pendant l'hiver dernier on a fait de grandes additions au tonnage des vaisseaux du lac Ontario; mais je n'ai pas le moyen de le préciser. (Page 19).

On peut juger de l'importance que les villes maritimes des Etats-Unis attachent à s'ouvrir une communication avec cette immense région, par les travaux que New-York et Boston entreprennent pour s'assurer une part de ces riches moissons:

Boston a construit un chemin de fer sur l'espace de 200 milles aux frais de \$10,000,000 à la Rivière Hudson jusqu'à Albany où il rencontre le canal Erié et de là une ligne de chemin de fer qui conduit à Buffalo, distance de 336 milles coûtant \$8,000,000. Cette ville a aussi une autre ligne de chemin de fer en contemplation allant à Ogdensburgh, sur le fleuve St. Laurent; 100 milles environ en haut de Montréal et 400 milles de Boston dont 257 sont maintenant construits ou en voie de construction.

Par rapport à l'état des affaires à Buffalo par le canal de l'Erié, l'écrivain fait d'abord les remarques suivantes:

“ Cela peut montrer que c'est une des branches très-importantes du commerce des lacs, peut-être la plus importante, mais c'est bien loin d'en montrer toute la valeur; on fait beaucoup de transports sur le railroad entre cette cité et Albany, via Erié, par le canal de la Pensylvanie, entre Cleveland et Toledo, par les canaux de l'Ohio et de l'Indiana et le railroad de l'Erié et de Kalamazoo; entre Monro et Détroit, par le railroad du Michigan; cependant il s'en fait plus encore par le canal Welland vers les marchés du Canada, et à New-York, par le canal d'Oswego, tout cela, s'il en était ainsi, augmenterait énormément la quantité que je vous ai donnée.”

Pour l'année 1835, voici les différentes espèces de grains venus de l'Ohio, c'était alors le seul Etat qui exportait sur ces lacs en passant par Buffalo, par la voie du canal de l'Erié pendant les marées:

Barils de fleur,	Boisseaux de blé,	Lbs. de douve.
\$6,233	98,071	2,565,272
Barils de provisions,	Barils d'alcalis,	Lbs. de laine.
6,502	4,410	149,911

En 1845, voici l'état des exportations de l'Ohio et autres états voisins des lacs par le même canal.

Barils de fleur,	Boisseaux de blé,	Lbs. de douve
717,466	1,354,990	\$8,296,431
Barils de provisions,	Barils d'alcalis,	Lbs. de laine.
68,000	34,602	2,957,761

Le montant total de fleur et de blé exportés des mêmes états en 1845, par la voie des lacs, excédait 1,500,000 barils de fleur.”

Pour ce qui regarde le commerce actuel d'exportation du Canada, on peut remarquer que l'année dernière les recettes de fleur et de blé à Montréal, par les canaux et fleuve St. Laurent, furent de 1,300,000 barils de fleur dont 800,000 barils furent exportés par le St. Laurent. Une grande quantité reste encore là, dans des magasins (bien que le prix soit haussé) à cause du manque de route pour l'Atlantique.

La fin au prochain numéro.

Nous donnons de suite la traduction suivante d'une lettre écrite par le Secrétaire Civil au Bureau de Commerce de Montréal; nous faisons cette traduction sur la lettre anglaise qui se trouve dans le Transcript.

Bureau du Secrétaire Civil,
Montréal, 27 août 1847.

Monsieur,
J'ai reçu ordre du Gouverneur-Général de vous faire savoir, pour

L'information du Bureau de Commerce, que S. E. a reçu une communication en réponse à sa dépêche, transmettant à Lord Grey copie du Mémoire du Bureau. Mémoire qui fut présenté à S. E. le 15 Mars dernier, et dans lequel les Memorialistes appellent l'attention, non seulement sur différentes mesures relatives aux Règlements Fiscaux et Commerciaux du Canada, qu'il est de l'intérêt particulier de la Législature Provinciale de traiter, mais encore sur les avantages qui, selon les Memorialistes, résulteraient de la modification des Lois de navigation du Royaume-Uni, et de la cessation des restrictions actuellement applicables à la navigation du St. Laurent par les vaisseaux étrangers.

Lord Grey fait savoir que les sujets, que le Bureau de Commerce de Montréal a indiqués dans ce Mémoire dans des termes si forts et si vrais, recevront la considération la plus attentive; mais que le gouvernement de Sa Majesté ne peut pour le moment entrer dans aucune discussion par rapport à l'effet des Lois de Navigation sur le Commerce du Canada, vu qu'il n'a pas encore eu la faculté de lire et de considérer le témoignage pris par le Comité de la Chambre des Communes, nommé durant la dernière session, pour s'enquérir de l'utilité qu'il y aurait à modifier ces lois. En même temps, Lord Grey a fait déposer ce Mémoire devant le Comité, afin que, considérant le sujet important remis entre ses mains, il puisse connaître les vues du Bureau de Commerce de Montréal.

Par rapport à cette partie du Mémoire, qui regarde spécialement la Navigation du St. Laurent par les vaisseaux étrangers, Lord Grey remarque que, bien que cette question soit liée aux Lois Générales de navigation, ils sera peut être possible de la traiter séparément, et de faire droit en entier ou en partie à l'application des Memorialistes, lors même qu'on déciderait de laisser le reste des Lois de navigation telles qu'elles sont actuellement.

Cependant comme c'est là une question éminemment Canadienne, et par conséquent pouvant avoir une solution séparée, il est de la plus grande importance que l'opinion de la Législature Canadienne et des habitants de la Province soit bien connue, avant de faire aucune tentative de la terminer; et quelque grande que soit la considération que l'on doit au corps duquel vient ce Mémoire, le Gouvernement de Sa Majesté ne se croirait pas justifiable d'en venir à une décision finale sur une question qui affecte si matériellement non seulement les Relations extérieures et le Commerce de tout l'Empire, mais encore les intérêts purement fiscaux du Canada, sans avoir l'expression formelle, de la part de la Législature Provinciale, de son approbation et de son concours.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

F. A. Wilson, Ecr.
Secrét. du Bureau de Com.
Montréal.

Voire très-obéissant serviteur,
J. E. CAMPBELL, Major,
Secrétaire Civil.

Nous avons reçu un pamphlet de 70 pages, intitulé "Exploration Géologique du Canada; rapport du Progrès pour 1846-7;" nous en remercions qui de droit. Ce pamphlet sort des presses de MM. Lovell et Gibson, et est soigné sous le rapport topographique comme tout ce qui sort de leur Imprimerie.

La première partie de ce rapport est une lettre de M. Logan au Gouverneur-Général, et la seconde partie en est une de M. Murray, l'assistant Géologue, au Géologue en chef.

M. Logan remarque d'abord que M. Murray a eu à examiner les rivières Kaminitiquia et Michipicoton. Pour M. Logan, il a examiné la Côte du lac Supérieur, avec l'aide de M. W. N. McLeod qui mit à sa disposition son canot et huit voyageurs.

Écoutez maintenant la description de cette Côte si importante, et espérons que, si les explorations sont si faciles dans le Haut de la Province, on ne manquera pas de les faire bientôt à l'autre extrémité, pour y découvrir des richesses inconnues, mais qui sans aucuns doutes existent.

Les rivages canadiens du lac Supérieur, dit M. Logan, présentent généralement une côte élevée et rocheuse, diversifiée dans son apparence géographique suivant la distribution de ses différentes formations géologiques. Des escarpements et des éminences s'élèvent à des hauteurs variées de 300 à 1300 pieds, tout près de son rivage, et ce rivage, coupé profondément, dans quelques parties, par des baies étendues, et présentant, dans d'autres, de vastes groupes d'îles, est, en une multitude d'endroits, découpé en anses et en criques bien abritées, fournissant une infinité de havres sûrs et commodes, destinés à faciliter grandement toute espèce de commerce qui pourra être établie par la suite sur le lac, en conséquence du produit de ses mines ou de ses pêcheries. Le bois du district ne semble pas promettre beaucoup d'encouragement au trafic: les arbres ne sont ni des dimensions ni des espèces les plus estimées dans le commerce, bien qu'il y ait beaucoup de bois utiles, suscepti-

bles d'être employés avec avantage dans les mines ou pour la construction des maisons, aussi bien que comme bois de chauffage. Le bois dur est rare; on voit rarement du pin rouge, et le pin blanc n'est pas abondant. Les arbres les plus communs sont la sapinette, le sapin, le bouleau et le peuplier ou tremble, avec le cèdre dans les lieux humides. Immédiatement sur la côte, plusieurs des éminences sont presque entièrement dépourvues d'arbres, particulièrement là où le granite et le grès prédominent. Les collines composées de trapp sont mieux pourvues d'arbres, mais c'est dans les vallées trapéennes et sur les surfaces supportées par le grès, qui sont ordinairement plates, que se trouvent ceux de la plus grande venue. C'est aussi principalement dans ces localités, et aux embouchures des principales rivières, que se rencontre tout ce qu'il y a de terre propre à la culture, et bien que l'étendue de cette terre cultivable, comparée à l'aire du district, ne puisse pas être dite considérable, non plus que de nature à inviter au défrichement, fût-elle moins éloignée, elle se trouverait probablement suffisante pour fournir aux divers besoins d'une population de mineurs, si les minéraux métallifères de la région se trouvaient, après épreuve, en assez grande abondance pour être exploités avec profit.

Le lac reçoit plusieurs rivières considérables, dont les principales sont la Kaminitiquia, le Népigon, le Pic, le Michipicoton, et le Montréal. Les trois premières coulent du côté du nord, et les deux autres, du côté de l'Est, et toutes, prenant naissance dans la hauteur des terres qui séparent les eaux de la baie d'Hudson de celles du St. Laurent, peuvent passer par 100 à 200 miles de pays avant de verser le tribut de leurs eaux au grand réservoir principal des dernières, lequel, dans une bordure de 500 lieues, comprend une aire de 32,000 miles carrés, sa plus grande longueur étant de 300 milles, et sa plus grande largeur de 140 milles. Sa plus grande profondeur est supposée de 1,200 pieds, ce qui mettrait son fond à 603 pieds au-dessous, tandis que sa surface est à 597 pieds au-dessus du niveau de la mer; et sa profondeur moyenne, prise à 600 pieds, donnerait un volume d'eau d'environ 4,000 milles cubes.

Les gelées de l'hiver ne sont pas d'assez longue durée pour refroidir, ni les chaleurs de l'été pour réchauffer ce grand corps d'eau à la température de la surface environnante, et en conséquence, le lac modifie considérablement la température du pays situé sur ses bords, laquelle n'est ni aussi basse dans une saison, ni aussi haute dans l'autre, qu'elle l'est tant à l'Est qu'à l'Ouest. Au milieu du lac, en un jour de temps calme et de soleil, le 7 juillet, je fus très-surpris de trouver que la température de l'eau, à la surface, n'était pas à plus de 35° de Fahr. Il paraît difficile de rendre raison de ce fait, constaté par des expériences répétées, même en admettant une erreur d'un degré ou deux, en conséquence de manque de justesse dans la construction du thermomètre; car il est connu que l'eau atteint sa plus grande densité à 39½°, et l'on pourrait attendre de là que le corps du lac ayant une fois atteint une telle densité, la couche de particules de la surface se maintiendrait en place, et serait ou refroidie ou réchauffée avec facilité. Mais quelle qu'en fût la cause, la conséquence était que la température de l'atmosphère au-dessus du lac ne fut pas de plus de 51°, tandis que dans l'intérieur du pays, elle peut probablement avoir été de 70° à 80°, ou plus. Le résultat de telles différences sont de fréquents brouillards sur le lac, la vapeur amenée de l'intérieur du pays dans de chauds courants d'air, se condensant sur l'eau fraîche de la surface. Ces brouillards, comme on devait s'y attendre, paraissent devenir moins fréquents, à mesure que l'été approchait de sa fin; mais il est probable qu'ils redeviennent plus fréquents en hiver par l'inverse du procédé, le lac donnant la vapeur, et la terre les courants d'air qui la condensent.

SUCCESSION ET DISTRIBUTION DES ROCHES.

Le lac Supérieur paraît être situé dans une dépression géologique qui présente des formations d'un caractère semblable, tant du côté du nord que du côté du sud, et plongeant au centre. La série du côté du nord se compose, dans l'ordre ascendant, des rochers suivantes:—

- 1.—Granite et Syénite.
- 2.—Gnéiss.
- 3.—Ardoises chloritiques et partiellement talcoqueuses et conglomérats.
- 4.—Ardoises ou schistes bleuâtres, interstratifiées avec du trapp.
- 5.—Grès, calcaires, marnes durcies, et conglomérats, interstratifiés avec du trapp.

1. Granite et Syénite

La roche, à la base de la série, est un granite, passant fréquemment à une syénite par l'addition de l'amphibole, mais l'amphibole ne paraît pas être souvent présente absolument sans mica. Le mica et l'amphibole sont généralement noirs; le quartz, soit d'un blanc opaque ou translucide, soit transparent et diaphane. La couleur du feldspath est ordinairement quelque nuance de rouge, soit pâle, soit foncé; et le feldspath étant le minéral constituant qui prédomine, il donne ordinairement à la masse une teinte rougeâtre. Il y a pourtant à ceci des exceptions, et le quartz et le feldspath étant accidentellement blancs, tandis que le mica et l'amphibole sont noirs, la roche a quelquefois un aspect madré. En général, la roche, excepté là où elle est coupée par des digues de granite, n'est point à très-gros grains. Il arrive néanmoins quelquefois, dans la variété rouge, que des cristaux de feldspath de dimensions plus grandes que la incienne, sont disséminés par la masse, et lui donnent un aspect porphyroïde; et dans quelques cas, l'épidote paraît être répandu par la roche comme minéral constituant. Quelquefois, la roche offre un double système de joints, très-régulièrement parallèles;

par des sections de côtes considérables, qui lui donne jusqu'à un certain point une apparence de stratification; mais il n'a pas été observé que les joints fussent toujours dans des directions parallèles dans des sections éloignées l'une à l'autre.

2. Gneiss.

« Le granite paraît passer graduellement à un gneiss qui semble participer aussi souvent d'une qualité syénitique que d'une qualité granitique. En général les strates sont ridées, et quelquefois à un tel point, qu'il est difficile de reconnaître leur plongement moyen; mais elles sont parfois d'une régularité d'un bel effet. On n'a pas observé que chaque strate fût généralement accaparée par un seul minéral; mais elle se compose ordinairement de plusieurs, dont l'un prédominait fortement. Les lits feldspathiques se composent quelquefois d'un granite ou d'une syénite parfaite, ayant précisément le caractère du granite massif d'au-dessous, et ils ont quelquefois plusieurs pieds d'épaisseur. Les lits micacés se présentent ordinairement sous la forme de micaschiste; et les lits amphiboliques sous celle d'un schiste de cette qualité. Tous ces lits se présentent interposés l'un avec l'autre dans divers rapports; et quand les strates sont minces et régulières, et que le feldspath est d'un rouge foncé, cette couleur alternant avec le gris des bandes micacées, et le noir des bandes amphiboliques, forme une roche rubanée d'une grande beauté.

« Tant le gneiss que le granite sont très-souvent traversés par un ancien système de digues ou veines d'un caractère granitique. Ces digues sont généralement à gros grains, très-feldspathiques ou très-quartzesuses, quelquefois entièrement l'un ou l'autre, et elles se coupent souvent l'une l'autre, ainsi que la roche, de manière à former sur sa surface un véritable réseau, et à présenter des rapports d'une nature très-compliquée. Dans le gneiss, cette complication est augmentée par la stratification, particulièrement quand elle est dans un état de contorsion. Ces digues ou veines sont d'ordinaire fortement sondées à leurs murailles, et n'ont aucune tendance particulière à s'en fendre ou détacher, et elles paraissent quelquefois constituer, dans des aires limitées, presque autant de la masse qu'elles coupent que la roche primitive elle-même. Il ne paraît pas y avoir des minéraux métallifères associés avec ces veines ou filons.—*A continuer.*

Les RR. PP. Garin et Laverlochère, qui étaient partis au commencement de Mai dernier pour faire leur visite annuelle aux Sauvages de Témiskaming, Abbitibi etc., viennent d'arriver à Montréal pleins de santé, mais excédés de fatigue. Leur voyage a été des plus heureux, et le Seigneur a daigné bénir leurs travaux. Car le succès a dépassé leurs espérances. Ils ont poussé leur excursion jusqu'à Moore Factory, à l'entrée de la Baie d'Hudson. C'est la première fois que des prêtres Catholiques visitent ces contrées, où les Sauvages sont très-nombreux. Leur apparition a fait une sensation profonde parmi ces pauvres Indiens, qui étaient tout stupéfaits en entendant des *Robes Noires* parler leur langue, chanter des cantiques en leur langue, et surtout en contemplant la beauté, l'ordre et la majesté de nos cérémonies religieuses. Ils ont trouvé, à leur arrivée dans ces parages, un assez bon nombre de Sauvages des divers postes qui environnent cette immense Baie. Plusieurs ont témoigné le désir de voir aller chez eux de *vraies Robes-Noires* (des prêtres Catholiques), « pour les instruire, eux aussi, de la Ste. prière (Religion). Nos zélés Missionnaires ont eu la consolation d'en baptiser plusieurs qui avaient été préparés d'avance par quelques néophytes d'Abbitibi avec qui ils communiquent quelquefois; ils avaient déjà la religion sans la connaître et ont fait de grands efforts pour s'instruire. Comme les RR. PP. avaient eu soin de descendre à la Baie dans le temps où un grand nombre de leurs Néophytes de Témiskaming, Abbitibi, Grand-Lac etc. y transportent les pelletteries de leurs postes respectifs, ils ont pu faire une Mission en règle, et la manière édifiante dont les bons Indiens s'y sont comportés, n'a pas peu contribué à faire concevoir une haute estime de notre Ste. Religion à leurs compatriotes infidèles. Le R. P. Laverlochère, de qui nous tenons ces quelques détails et qui, comme nous l'espérons, nous en donnera de plus circonstanciés, nous a appris en même temps que le Pécuceil, qui les ont reçus de la part de l'honorable M. Miles, Bourgeois du fort de Moose, est au-dessus de tout éloge. Nous unissons bien sincèrement notre reconnaissance à celle des RR. PP. pour les procédés généreux dont ils sont l'objet de la part des agents de cette puissante Compagnie. Une grande mortalité a régné l'hiver dernier à Témiskaming. Il y avait encore un grand nombre de malades et tous étaient dans la consternation lors de l'arrivée des missionnaires au milieu d'eux. Mais la présence de ceux que ces bons Indiens ne nomment pas autrement que *leurs Pères*, ranima leur courage, et ils n'ont eu que deux décès à signaler depuis le printemps, en sorte que cette espèce d'épidémie a disparu presque entièrement.

Le R. P. Bourrassa est aussi de retour de sa laborieuse et lointaine mission du St. Maurice. On nous dit qu'il y a rencontré tous ces chers Sauvages, qu'il avait instruits et déjà baptisés ces années

dernières. Il a eu la consolation encore cette année de donner le baptême à un bon nombre d'infidèles. Nous espérons que le R. P. Bourrassa voudra bien nous passer quelques détails de son intéressante mission.

Chemin de fer de St. André à Québec.—Le *Newbrunswick* contient une nouvelle qui doit intéresser les citoyens de Québec et les exciter à faire de leur côté de grands efforts pour obtenir l'accomplissement du grand ouvrage national qui doublera l'importance de leur ville, qui fera plus en dix ans pour l'avancement du pays que ne le feraient des siècles, si on y laissait les choses prendre leur cours naturel et lent. Le journal cité plus haut nous apprend donc que les affaires de la compagnie du chemin de fer de St. André à Québec donnent les meilleures espérances de succès. A Londres, quatre mille actions avaient été placées, et un nombre plus considérable de demandes était encore enregistré. Le vicomte Bury a pris 200 actions, un banquier en a pris 100; de simples commis dans les bureaux publics en prennent de 5 à 10 parts. M. Robinson, qui a terminé en Angleterre tous les arrangements dont la compagnie l'avait chargé, a dû s'embarquer sur le *Guadaluquivir*; les opérations commenceront aussitôt après son arrivée. *Canadien.*

BANQUE D'ANGLETERRE.

Les comptes de la semaine, finissant le 31 juillet, comparés avec ceux de la semaine précédente, présentent le résultat suivant:

Une diminution de circulation de	£41076
Une augmentation de dépôts publics de	293
Une diminution d'autres dépôts de	10154
Une augmentation de suretés de	398653
Une diminution d'argent de barre (Bullion) de	439097
Une augmentation de résidu de	10493
Une diminution de réserve de	428642

Nous voyons par le *Pilot* qu'il va paraître un nouveau journal dans la ville d'Hamilton. C'est un journal réformiste qui aura pour titre « *Sentinel*, » et qui sera conduit par M. John Douglass. « En religion, dit le prospectus, la *Sentinel* gardera une stricte neutralité, laissant à chaque secte et chaque dénomination le plein et libre privilège de propager ses principes sans intervention. » Nous souhaitons bonne réussite à notre confrère et nous nous applaudissons avec le *Pilot* de la manière courtoise avec laquelle l'*Hamilton Spectator* accueille le nouveau venu, sans se laisser dominer par l'esprit de parti.

Par le dernier Vapour d'Europe est arrivé l'honorable W. H. Draper, qui se réud, dit-on, immédiatement dans le Haut-Canada.

L'honorable Silas Wright est mort subitement le 27 août à sa résidence de Canton. C'était, selon les journaux américains, un vrai honnête homme, dans toute la force du terme.

Le *New-York Express* annonce la mort de M. Lasselles, l'un des aides-de-camp de Lord Elgin; l'honorable Monsieur est décédé à New-Port où sa mort a fait une grande sensation.

Hier matin, il y a eu à Boucherville un service solennel chanté pour le repos de l'âme de feu M. le grand-vicaire Hudon. Mgr. de Martyropolis a prêché, et 21 prêtres des environs étaient présents, et étaient venus par là rendre un dernier hommage aux vertus du vénérable défunt. C'est la Fabrique qui a fait chanté ce service.

Il y a eu à Québec, dimanche dernier, un incendie qui a détruit 7 à 8 maisons. Comme le feu était à Près de Ville, les pompes mirent bien du temps à parvenir au lieu du sinistre, en sorte qu'elles ne furent que de peu d'utilité. Cinq de ces maisons appartiennent à M. O'Brien, et n'étaient pas assurées.

Un de nos Correspondants nous écrit, entre autres choses, ce qui suit: « Malgré les nombreuses quêtes qui se font actuellement dans la Paroisse de Terrebonne, pour l'établissement des Frères de Ste. Croix, on a trouvé moyen d'amasser £12.1 5/6 »

Mardi prochain, le 7 de septembre, aura lieu à Laprairie un Bazar tenu par les Dames de Charité au profit des pauvres de la paroisse. Les portes s'ouvriront à deux heures P. M.

On nous informe qu'il y aura dimanche après vêpres à la maison d'école près de l'Evêché, une assemblée des citoyens de Montréal, qui s'intéressent à la noble cause de la Tempérance. Nous souhaitons que cette assemblée soit nombreuse. Nul doute que nos concitoyens comprennent tout ce que la société de tempérance peut produire de bien dans notre bonne ville, rien ne leur coûtera pour venir en aide à ceux qui font tous leurs efforts pour repousser loin de nous l'ennemi le plus grand de notre prospérité et de notre bonheur.

—Notre Saint Père le Pape Pie IX a envoyé à Sa Grâce l'Archevêque de Québec un magnifique chapelet d'agates monté en or, et enfermé dans une boîte très-riche. *Journal.*

Le temps n'a pas changé depuis mardi dernier. Toujours une grande chaleur sur le haut du jour, et des soirées fraîches, mais des plus agréables. On nous écrit pourtant que l'on aurait besoin de pluie dans plusieurs localités élevées : en général, on semble être content de la température et les récoltes se font partout.

L'ÉPIDÉMIE.

Nous n'entreprendrons pas de parler de la maladie, c'est une tâche trop pénible, et puis nous n'aurions le plus souvent qu'à répéter ce que nous avons déjà dit. D'ailleurs, nous voulons laisser nos lecteurs juger eux-mêmes des ravages, nous leur donnons chaque semaine le nombre des morts aux abris, c'est un moyen de comparaison pour savoir si l'épidémie va en augmentant ou en diminuant.

POINTE ST. CHARLES.			
27 août 1847.	Malades	1262.	Morts 28.
28 " " " "	"	1216.	" 26.
29 " " " "	"	1225.	" 23.
30 " " " "	"	1198.	" 20.
31 " " " "	"	1207.	" 28.
1 septem. " " "	"	1166.	" 26.
2 " " " "	"	1198.	" 23.

La semaine dernière les morts se montaient à 174.
210.

Diminution cette semaine 36.

MONSEIGNEUR DE MONTRÉAL a continué à se porter mieux, en sorte que SA GRANDEUR a pu se rendre hier matin à sa Cathédrale pour y adorer le St. Sacrement, et y offrir ses hommages à la nouvelle Statue de la Ste. Vierge, qui sera placée dans l'église de Bonsecours, aussitôt que ce sanctuaire vénérable aura été convenablement préparé pour la recevoir.

—MM. Ferland, préfet des études au séminaire de Nicolet, et McGarran, vicaire de cette ville, ont dû quitter la ville, pour se rendre l'un et l'autre pour la seconde fois auprès des malades détenus à la quarantaine. Nous apprenons avec chagrin que le vicaire de Sainte-Croix, M. Bélanger, qui est revenu tout récemment de la Grosse-Isle, est dangereusement malade à l'Hotel-Dieu. *Journal de Québec.*

Une lettre de Québec, que nous recevons au moment de mettre sous presse, nous annonce l'ordination de M. Robin, qui a reçu l'ordre sacré de la prêtrise à Nicolet des mains de Sa Grâce Mgr. l'archevêque de Québec.

La même lettre nous annonce la mort de M. Bardy, prêtre du diocèse de Québec. C'est un nouveau sujet de douleur pour le Clergé dont la providence a voulu encore une fois éprouver la patience et la force.

Au Mexique, les choses n'étaient guère plus avancées qu'aux dernières dates. Le général Scott devait être en marche le 7, ainsi que le gén. Twigg. Le 8, le gén. Quitman, le 9 le gén. Worth et le 10 le gén. Pillow devaient aussi marcher en avant, tandis que le général Childs garderait Puebla, sur laquelle on dit que Santa Anna marchait avec 15000 hommes. A Tampico on craignait une attaque nocturne ; la maladie y augmentait, mais diminuait à Vera Cruz.

A la Nouvelle-Orléans la fièvre jaune, loin de diminuer, ne faisait qu'augmenter et prenait un caractère alarmant.

⚡ Nous n'avons pas reçu le numéro du *Canadien* de lundi le 30 août.



ARRIVÉE DU CALEDONIA.

Hier matin à quatre heures, le *Caledonia*, pourtant la malle Anglaise, est arrivé à Boston. Nous aurons nos journaux samedi :

CONGRÉGATION DES CÈDRES.

LES DAMES DE LA CONGRÉGATION DES CÈDRES informent le public qu'elles ouvriront leurs écoles le 15 de septembre prochain pour la réception des élèves. Le prix de la pension est, tout compris, de £16 10 0.
31 août 1847.

BAZAR! BAZAR!!

Il se tiendra un BAZAR à l'Hospice St. Joseph au profit des veuves et orphelins du dit Hospice, MARDI, le 31 du courant, et les suivans depuis une heure P. M., jusqu'à dix heures P. M.

Cette maison se trouve située près de la Brasserie de MM. Doré et Pigeon, entre les rues St. Joseph et Bonaventure.—26 août.

COLLÈGE DE ST. HYACINTHE.

L'ENTRÉE des élèves du COLLÈGE DE ST. HYACINTHE d'abord fixée au 13 septembre est remise au mercredi 22 du même mois.
St. Hyacinthe 28 août 1847.

⚡ Le Soussigné NE FAIT PAS COLPORTER des Ornaments dans les campagnes. ⚡

N E M E N T S D ' É G L I S E S .

⚡ VIS-À-VIS LE SEMINAIRE DE MONTREAL ⚡
CHEZ MM. CHAPELEAU & LAMOTHE,
AGENTS DE J. C. ROBILLARD
DE NEW-YORK.

EN annonçant à MM. les Curés qu'il a transporté son fonds d'Ornements d'Eglise à l'adresse ci-dessus, le Soussigné vient aussi offrir ses remerciemens bien respectueux aux Dames de l'Hôpital-Général, pour le succès si heureux qu'elles ont bien voulu mériter aux articles qui ont été en dépôt jusqu'à ce jour à leur Etablissement.

Au bon-vouloir et à l'Encouragement de MM. les Curés du Canada le Soussigné s'engage dès aujourd'hui à répondre en leur offrant à dater de ce jour.

LE PLUS BEL ASSORTIMENT DE MONTREAL.

L'Acheteur rencontrera toute la loyauté qui lui est due dans les prix de ces objets ou des progrès de la Dorure et de l'Argenture surtout en IMITATIONS mettent en défi les plus habiles connaisseurs.

Chaque article sera GARANTI et à couvert de toute fausse représentation de qualité. Enfin, la marchandise sera TOUJOURS NE et

TOUJOURS A BON MARCHÉ.

L'Assortiment d'aujourd'hui consiste en une grande variété de CHASUBLES TOUTE FAITES.

—Aussi—

CROIX DE CHASUBLES

EN DRAP D'OR avec brochures à RELIEFS en or, argent et couleurs

" DAMAS Blanc, Cramoisi, etc. etc. brochés tout en or.

" " (couleurs assorties) " en or et couleurs.

GARNITURES DE CHAPES ET BANDES DE DALMATIQUES

En drap d'or (imitation) à dessein très-riches et saillants.

" Damas brochés en or et couleurs.

" " (assortis de couleurs) brochures riches, ordinaires et de bas prix, GARNITURES-COMPLETES.

N. B. Les Croix, les Garnitures de Chapes et les Bandes de Dalmatiques ci-dessus sont toutes appareillées de dessein et offrent par là même une variété de garnitures complètes dont chacune est peu dispendieuse.

ETOILES ET VOILES DE BENEDICTION.

Les Etoiles sont assorties de couleurs, plusieurs à brochures riches.

Les Voiles portent tous de riches emblèmes au centre et aux extrémités.

ETOFFES A ORNEMENS.

Drap d'or à brochures très riches en or, argent et couleurs (dessein nouveaux.)
Noire d'or à reflets riches et brillants.

Damas brochés, tout en or, et aussi en couleurs.

Les prix de tous ces objets sont extrêmement réduits, dans le but d'offrir aux MM. du Clergé tous les avantages du bon marché et de la bonne qualité et avec leur bienveillant concours et une vente rapide, de suivre de très-près et toujours à bas prix toute la nouveauté (en ce genre) des fabriques de Paris et de Lyon.

ARGENTERIE D'EGLISE.

LE Soussigné attend très-prochainement un assortiment complet d'Ostensoirs Ciboires
Eucensoirs Burettes etc.

N. B. MM. les Curés qui désiraient faire venir des objets d'importation express (et pour leur propre compte), jouiront de tous les avantages possibles dans les prix de chaque article.

On voudra bien faire suivre ces ordres de toutes les explications nécessaires à éviter la moindre erreur et les adresser à

J. C. ROBILLARD, No. 84, Cedar St.

LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE.

LES Soussignés ont l'honneur d'annoncer au public et à leurs amis qu'il viennent de transporter leur Atelier, rue Notre-Dame, vis-à-vis le Séminaire, où, tel qu'ils l'ont dernièrement annoncé, ils ont ouvert une Librairie sous le nom de

LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE.

LES Soussignés ont l'honneur d'annoncer au public et à leurs amis qu'il viennent de transporter leur Atelier, rue Notre-Dame, vis-à-vis le Séminaire, où, tel qu'ils l'ont dernièrement annoncé, ils ont ouvert une Librairie sous le nom de

Montréal, 25 Mai 1847.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MELANGES se publient deux fois la semaine, le MARDI et le VENDREDI. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point l'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

JOS. RIVET & J. CHAPLEAU, PROPRIÉTAIRES ET IMPRIMEURS.